

fection qu'on remarque dans ses poésies, du fini qui règne dans les moindres parties de son style. Un tel exemple, du reste, m'a paru bon à citer pour les jeunes auteurs qui abordent la carrière littéraire, sans réflexion, sans cet amour de la lutte et cette vocation divine qui font le poète, sans un idéal au-dessus de leur tête qui soit la règle et le but de leurs travaux, — talents inféconds, nés pour avorter misérablement en voulant produire trop vite et trop tôt, pareils à ces fruits d'une maturité hâtive, qui se détachent de l'arbre avant le temps, et disparaissent au vent du soir, sans qu'un œil s'abaisse pour les regarder, ni une main pour les cueillir.

Il y a donc ainsi, dans notre ville, un éminent poète, plein de respect pour l'art qu'il cultive en penseur et en artiste; ne dirigeant aucune coterie et n'obéissant à aucune; restant lui-même; s'obstinant dans l'indépendance de son génie; élevant à la poésie un brillant et austère monument loin, bien loin de toute contention d'école; vivant pieusement entre le tombeau de sa mère et le berceau de ses enfants, là, près du foyer de son père, — gloire de sa vieillesse vénérée et couronne de ses cheveux blancs — résistant avec fermeté aux entraînements vulgaires; ouvrant dans son cœur un asile à la dignité littéraire, si souvent, si longtemps évanouie ailleurs; maintenant enfin sa pensée dans ce monde idéal qui est, après tout, le monde réel, dans ces sphères sereines de l'infini où elle a pris son essor, et où elle demeure calme et inspirée, — comme cet oiseau merveilleux qui dort dans les airs, en se reposant sur ses ailes.

C'est ce poète que nous allons essayer de juger.

La première des publications de M. de Laprade, que je rencontre dans l'ordre des dates, c'est *Psyché*.

Comme exposition, comme plan, comme poésie surtout, *Psyché* est un chef-d'œuvre, et je ne crois pas que, sous ce dernier rapport, M. de Laprade se soit jamais élevé plus